NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

91 N° 10 1969

Essai sur le langage de la foi

Émile RIDEAU

p. 1045 - 1072

https://www.nrt.be/es/articulos/essai-sur-le-langage-de-la-foi-1404

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Essai sur le langage de la foi

Cette étude est une réflexion sur le langage religieux en général — plus particulièrement sur le langage du christianisme — dont elle vise à déterminer les structures fondamentales, les procédés et le contenu, à définir les nécessités, les possibilités et les limites *.

Etant donné la volonté amoureuse de Dieu de se révéler, et de se révéler comme Salut de l'homme, par la médiation de la Parole, il s'agit de connaître les conditions auxquelles sa condescendance a bien voulu se soumettre, les moyens qu'il a employés, les cadres qu'il a utilisés, le matériel d'images qu'il a assumé.

Cette réflexion est une élucidation, à partir d'une sorte de nuit ou de silence de la pensée, qui se contenterait, non sans routine, ni pragmatisme, d'accepter sans plus une richesse verbale, dans le foisonnement empirique de son expression. Car il reste au chrétien, par une question élémentaire de loyauté, de se demander *ce qu'il dit* exactement quand il parle, *comment* et avec quoi il le dit : au-delà de l'habitude et de la naïveté, il lui faut se rendre compte du fonctionnement et des conditions de son acte, expliciter les contraintes auxquelles il est soumis dans sa recherche du sens et la visée de la vérité. Son étonnement sera grand, mais aussi son admiration, de découvrir que son aptitude à connaître le mystère de Dieu dépend de sa liaison avec le monde, de sa sujétion aux lois immanentes du réel, de son emprunt à la richesse du donné, où se voile et se manifeste le mystère. Par une première grâce, prélude à la Rédemption, mais déjà surnaturelle, l'Etre infini se disperse et s'étale, en variété multiforme, dans la création, où pénètre sa Sagesse, et assure aussi l'invraisemblable mais intime immanence mutuelle de la pensée humaine et du monde : à travers la connivence de l'homme et des choses, « informées » par le même Esprit à des plans différents, et en correspondance réciproque, peut s'opérer, dans les signes et les analogies, une reconnaissance du divin ; et l'ouverture ineffable et plus

---

* Cette première étude s'attache à la logique du *langage religieux*, dont elle montre la liaison avec les catégories profanes et les structures fondamentales de la pensée : elle établit ainsi les conditions à priori de la théologie.

Une seconde étude, plus dynamique, décrira les démarches nécessaires de l'*existence* humaine pour atteindre à sa fin, la dialectique des dépassements qui lui permettent d'aboutir à son épanouissement religieux.

Complémentaires, ces deux études ne prétendent fournir que les cadres ou les schèmes généraux d'une recherche indéfinie et complexe : l'exigence de brièveté excuse peut-être l'austérité relative de leur forme condensée et synthétique.

gratuite encore des secrets de Dieu, par la voix de la Bible et du Christ, devra accepter le service d'une première Parole, déjà « semée » à profusion dans l'univers des formes visibles.

La réflexion sur le langage divin se rattache à l'*exégèse* et à l'*herméneutique* et contribue à leur effort de vérité : il s'agit pour elles, en surmontant la distance toujours plus grande qui nous sépare des textes inspirés, notamment dans l'ordre de la culture, de déterminer d'une part leur sens exact et scientifique, de l'autre de faire valoir, au-delà de leur contingence et de leur relativité, leur valeur éternelle et permanente pour nous. Mais l'étude des conditions du langage est plus universelle et plus profonde, par l'analyse qu'elle opère des lois et des nécessités de toute expression possible, des impératifs de la parole, de ses sources et de son fondement. Elle rejoint une philosophie générale de l'être et de la pensée, que ne cessent de poursuivre les recherches de la réflexion et de la science : elle permet d'avancer dans la connaissance de l'homme.

Le point de départ de notre étude sera un examen très simple de quelques notions choisies au hasard et couramment utilisées, qui découvrent leurs implications : cette illustration ouvrira la voie au problème posé. En réfléchissant sur le contenu de certaines images ou idées de la Bible, nous apercevrons que leur symbolisme multiple et complexe fait appel à des actes mentaux plus simples, qui les sous-tendent et leur donnent leur valeur significative.

Soit, par exemple, la notion de *lumière*, dont s'est servi Jésus, notamment dans l'évangile de saint Jean, en l'appliquant à sa Personne : « Je suis la lumière du monde ». Si l'on fait abstraction de sa qualité sensible inexprimable et de sa tonalité affective, il reste l'idée de condition de visibilité des objets dans leur forme et leur couleur. La lumière est donc essentiellement cause et action ; or, l'idée de cause se réduit elle-même à ce qui est exprimé par la préposition « *par* ».

De même, le Christ s'est donné comme la *Voie* : or, l'idée de chemin ou de route n'est autre que celle de règle et de médiation entre deux termes distants. Elle inclut, plus profondément, l'idée de relation ou d'unification : idée fondamentale, qui définit l'esprit même et qui fait appel à ce mouvement mystérieux, exprimé par l'ensemble des prépositions « *re* », « *avec* » et « *vers* ».

Apparemment moins matérielle l'image de *vie* (« Je suis la vie ») se rattache encore à l'idée d'action, de création, d'énergie et de mouvement, en même temps qu'à une négation de l'inertie, de l'« entropie » et de la mort ; dans ce qu'elle a d'irrationnel, elle contredit ***ou complète, en un sens, l'idée de règle ou de logique, représentée par la voie.***

Plus spirituelle encore, la notion de *vérité* (abstraction faite évidemment de son support métaphysique) se réfère, dans l'ordre humain, à la comparaison, voire à la superposition (cfr l'« étalonnage » d'un instrument de mesure) de deux « formes » : elle évoque un acte de re-lation, un geste de transport, qui vérifie leur *co*-incidence, leur unité en quelque sorte malgré leur pluralité.

Enrichie par la foi de multiples harmoniques ou valeurs, l'idée de *salut* est fondamentalement libération du danger, de la servitude, de l'aliénation et de la mort : elle est donc passage, mouvement, négation du négatif et de l'annulation, accès à l'être et à la valeur. Encore est-il qu'il faudrait analyser ces réductions mêmes.

Dans l'idée de *liberté,* nous retrouvons la négation de la servitude ; mais qu'est celle-ci sinon propriété d'autrui (à son tour qu'évoque la « propriété », sinon la « *pro*ximité » ? et qu'est-ce qu'« autrui » ?), avoir d'autrui (image d'*être à* quelqu'un) ; et, si elle a pour synonyme l'indépendance, ce dernier terme est négation de la *dé*-pendance, de la suspension, de l'identité.

L'*esprit* enfin est évidemment souffle, donc négation de l'inertie et de l'immobilité, déplacement, force...

On multiplierait des analyses, qui sont autant de questions : pour entrer en matière, il suffisait de quelques questions. Si la langue est intimement liée à la pensée, dont elle est, sinon l'image (ce qui serait du dualisme), mais l'instrument de communication, c'est du dictionnaire et de la grammaire qu'il faut nous munir, avec le secours parfois de l'étymologie ; d'une Bible aussi et d'une « concordance », car l'Ecriture sainte est un trésor d'images.

I. — Les catégories générales

La première indication nous est fournie par la déclinaison du « verbe » dans les « temps » de ses modes personnels : c'est la distinction des trois « *personnes* », au singulier comme au pluriel.

Moi est le signe de la mystérieuse réalité, centrée sur elle-même, intérieure à elle-même (et en cela, « personnelle » et singulière, transcendante à la nature, seule capable de négation, suivant le mot de Camus), douée dans son acte même et par lui d'un certain degré de conscience, ouverte sur le monde, sur autrui et sur l'absolu, et qui prend l'initiative ou la responsabilité de « dire quelque chose ». En disant « je », il est loin cependant de constater une coïncidence avec lui-même et ne s'atteint que faiblement ; bien plus, il manifeste sa pauvreté fondamentale et son désir, il avoue sa distance de soi, il se *nie* même en quelque sorte comme achevé et accompli. Toutefois, en ne pouvant que se « désigner », au cours de son activité et de sa

parole, il a le sens d'un au-delà intime et in-fini de cette désignation. Et, dans sa conjonction même avec le monde par la médiation du corps, c'est encore une *négation* qu'il opère : négation active par l'acte de travail qui le fait « décoller » de la confusion animale, théorique par la position de l'*ob*-jectivité (choses, autrui, idées).

C'est par le *toi* qu'il eût fallu peut-être commencer, car il est de plus en plus reconnu aujourd'hui qu'en vertu de sa pauvreté fondamentale, l'homme est essentiellement désir de l'*autre*, désir réciproque et simultané, donc parole et langage ; et c'est dans l'échange et la reconnaissance que le monde extérieur accède à l'objectivité. Ce *toi* est mystérieux aussi, car il vise, agressivement en quelque sorte — non pas « désigne », mais appelle et atteint — la réalité unique d'autrui, manifestée surtout par son visage [1], par son exigence morale : au-delà de son apparence, il le reconnaît (même dans la méfiance ou l'hostilité) dans l'inaccessible secret de son être, comme personne et partenaire. Cette parole, *toi*, ne peut jamais être absolument neutre ou indifférente : elle est toujours appel et invocation, ouverture et attente de réponse. Même quand l'attitude de qui la profère semble nier cet autrui, elle est une espérance, car elle inaugure cette communion que signifie le pluriel « nous », elle affirme que la sexualité, d'où provient la pluralité humaine, a pour objet final un retour à l'unité : la connaissance extérieure de l'autre pose ainsi le problème d'une reconnaissance et l'amorce peut-être. Surgit ici la loi de l'être, comme la loi du « sens », qui est l'*unité dans la différence* (conservation et négation de la différence, dans la relation consentie).

L'impersonnel du *lui* (ou du « il ») manifeste la même loi, dans la relation du moi avec le monde et tous ses objets ; car rien n'existe et rien ne se pense que dans le cadre ou la catégorie d'une *structure*. Or, qu'elle existe en soi ou qu'elle soit élaborée par l'homme, toute structure est *unité d'éléments divers*, cohésion, cohérence et constance, interdépendance et convergence de pluralités élémentaires : il n'est rien qui soit, et rien qui soit pensable, que comme « forme ». Et la multiplicité des termes du langage indique l'importance de ce point : ordre, organisation, combinaison, synthèse, groupe, ensemble, association, conjonction, connexion, etc. Alors existe virtuellement, ou se crée, un *sens*, qu'exprime l'unité d'une idée, d'un verbe, d'une phrase, ou d'une théorie (verbale ou mathématique) : le réel se fait alors intelligible et lumineux, en devenant *raison*.

Dans l'examen précédent, ne retenons que deux notions communes et capitales, au reste imbriquées : la *relation* et la *négation*.

— Dans la nature matérielle et biologique, dans la société humaine, dans la pensée personnelle, tout est *rapport*, non pas unité fixe et

1. Sur le visage, expression du moi, on se reportera aux analyses de E. Levinas, dans *Totalité et infini*, Nijhoff, La Haye, 1965.

préfabriquée, mais interdépendance d'éléments qui cherchent un accord : une analyse plus fine pourra découvrir indéfiniment, dans chaque élément particulier, l'unification d'éléments inférieurs. Dialectique de « compréhension » et d'« extension », le mode permanent de la connaissance humaine est d'inclure les différences singulières dans l'unité de l'idée : la science ne manque pas à cette loi, dont le progrès même s'opère par insertion des théories du réel dans des théories englobantes, toujours plus générales, en poussant l'unification aussi loin que possible (en physique, exemple classique de Maxwell, unifiant lumière et électricité dans les mêmes formes ; en mathématique, effort de formalisation de la logique moderne).

— Mais, dans le rapport, se découvre le fait de la *négation*, acte (essentiel et existentiel) de toute pensée ; car, dans leur unité même, les éléments se distinguent encore, tout en surmontant leur exclusion et leur séparation. La négation se manifeste encore dans la finitude même de la structure ou de la forme : si elle réalise des conjonctions, et en appelle d'autres, elle n'est pourtant qu'elle-même et se limite à elle-même, et son « essence », toujours négative par rapport à l'infinité de l'être, se dé-termine et se définit par ses seuls attributs ou caractères.

Calquées sur la réalité, la pensée et son expression sont donc essentiellement *dialectiques* : elles ne procèdent et n'accèdent au vrai qu'en surmontant par une synthèse une opposition de contraires.

Vocabulaire et grammaire manifestent deux autres catégories fondamentales, auxquelles s'appliquent d'ailleurs la relation et la négation, et auxquelles n'échappe nulle chose au monde : l'*espace* et le *temps*.

— Il n'est rien qui ne soit *situé* « par rapport » à d'autres choses et qui ne les nie par la distance de son écart : rien qui n'occupe une place déterminée, en surface et en volume. Cet écart n'est cependant pas total, car il est relation possible, virtualité de rassemblement ; et tout obéit aux mêmes lois de la géométrie. C'est l'espace, ce sont les relations spatiales d'extension et de quantité qui fourniront à l'expression de la pensée son support le plus élémentaire et son instrument primitif : il n'est rien qui puisse être dit sans cette référence. Et c'est au contenu de l'espace que seront empruntées les images et les idées.

— Il n'est rien non plus qui ne *meuve* et ne soit mû, donc qui ne tende vers autre chose et qui ne se modifie en modifiant : rien qui ne nie incessamment son état propre et celui de l'ensemble, par l'exercice d'une énergie, capable d'action. Fait mystérieux de la transformation des formes, sous une poussée créatrice, en appétit d'une plénitude et d'une fin ; logique immanente de la matière et logique de la vie, reconnues aujourd'hui par la science, qui introduisent une marche

évolutive vers un plus-être, par la recherche de combinaisons structurelles de plus haute qualité.

— Avec le mouvement, adviennent la causalité et l'*histoire*, car l'action des énergies n'est pas instantanée, mais s'opère dans le temps, qu'elle crée par son impuissance même : il n'y a donc rien qui ne soit soumis à la succession, c'est-à-dire à un ordre d'apparition. Nouvel écart, qui suscite, d'abord dans l'objectivité même du monde, les « extases » du passé et de l'avenir, qui fait advenir la nouveauté dans la continuité, mais qui ici encore donne à la pensée, aidée de la mémoire, la possibilité de penser ce devenir en en reliant les phases dispersées [2].

Abstraitement distinguées, ces catégories sont le cadre des phénomènes ou des faits, comme elles le sont aussi de la pensée : ces phénomènes, l'homme est habilité à les connaître, à les transformer en vérité, en en faisant la « théorie ».

II. — Les actes ou gestes fondamentaux

Or, cette connaissance de la réalité s'opère nécessairement par la mise en œuvre d'un certain nombre, et d'un nombre limité, de gestes mentaux, qui sont autant d'actes de liberté.

Ils s'expriment, non pas par des « adverbes » (qui ne sont que des précisions ou des nuances de l'état ou de l'action, désignée par le « verbe »), mais par ces éléments vigoureux, mâles en quelque sorte, du langage que sont les *prépositions* : ce sont leur valeur (ou leur valence), leur rôle et leur aptitude significative qu'il faut examiner.

1) *La relation et la négation* (avec et sans, en latin *cum* et *sine*).

La préposition « avec » (*cum* latin, σύν grec) est, en quelque sorte, la préposition-mère, irréductible à toute autre, car elle définit à la fois l'être et l'esprit. Elle exprime et représente l'idée d'*unité multiple*, de structure, d'ordre et de relation interne. Tout en gardant, au moins virtuellement, leur distinction originale, deux ou plusieurs entités entrent en société, s'intègrent comme éléments dans un ensemble ou un tout, qui les unit et les domine : niant leur indépendance en faveur de leur interdépendance, elles constituent, par leur mouvement réciproque l'une vers l'autre, l'intériorité d'une synthèse nouvelle [3].

---

2. L'idée d'*éternité* est la négation du temps ; mais elle ne peut être représentée que par les images temporelles (continuité, immortalité, durée, succession, permanence).

3. Depuis F. de Saussure, le structuralisme linguistique a redécouvert cette catégorie universelle : dépourvu de sens par lui-même, tout élément verbal implique un système. Malheureusement, le structuralisme souligne tellement l'objectivité en soi des structures qu'il en vient à nier l'acte créateur et la sub-

L'unité fait l'intelligibilité des êtres : tout connu l'est dans et par son unité. La forme active et intérieure de cette intelligibilité est l'intelligence, faculté ou fonction de la découverte ou de l'invention d'un rapport (« élu » et choisi, *legere,* discerné au cœur de l'apparence confuse). La conscience (*cum-scire*) est la connaissance réflexive qu'il prend lui-même de son unité, en se rassemblant dans cette action qui est un éveil ; le retour sur elle-même de l'unité d'un être. La connaissance d'autres êtres s'opère aussi par unification de leurs éléments, dans une forme ou idée, qui participe, en tant qu'objet, à l'unité subjective. Quant à la volonté, elle est l'effort de liaison de l'être intelligent avec lui-même, l'acte de son rassemblement : elle est la personne, qui se crée singulière, au cours de ses décisions, le moi unique qui pose son existence : tournée vers d'autres êtres, la volonté les rapporte au moi, dont ils deviennent le bien, à moins qu'elle ne se réfère aussi à eux par l'amour.

Signalons ici le terme capital, qui signifie l'acte mystérieux de l'*engagement,* libre et responsable, du moi dans l'affirmation de son rapport avec lui-même, avec autrui et avec le monde, ainsi que dans son affirmation des relations du réel : c'est le verbe *être,* implicite à toute phrase. Sans doute, comme le remarquent les linguistes, n'est-il pas toujours visible ou semble-t-il bien neutre. Implicite ou proféré, il n'en exprime pas moins la volonté du moi de rattacher ce qu'il pense ou ce qu'il dit à l'absolu d'une vérité universelle : il constate une nécessité rationnelle, fondée dans un ordre supérieur, et s'y associe librement. Cette adhésion du *oui* est de l'ordre de la « représentation », qui rend présente la réalité à l'esprit ; elle n'en vise pas moins l'objectivité du réel, dans un de ses aspects qui est celui de la structure, de la stabilité et de l'identité.

— La préposition opposée « *sans* » (latin *sine,* où il faut lire surtout la dernière syllabe *ne, non*)[4] exprime l'acte de négation, souverainement important pour la réflexion philosophique et religieuse, et principe de toute réalité finie. Toute essence est négation, toute existence néantisation : rien ne s'affirme et ne se pose dans l'être que par opposition et refus. Nier, c'est intervenir pour dissocier les éléments d'un tout, les caractères d'une structure, les membres d'un organisme : c'est écarter une présence et détruire une unité, échapper à une action et à une loi, renoncer à la confusion et à l'identité. Mais l'intention de cet acte est créatrice et intervient à toute origine : toute struc-

---

jectivité du moi. Suivant son étymologie (ἔργον), l'*or*ganisation structurée est cependant le résultat d'une « œuvre ». En réaction, on lira la thèse importante d'A. Jacob, *Temps et langage* (A. Colin, 1967), qui montre bien la mutation du « langage » en « discours ».

4. Il faut y joindre « se » et « dis » (séparer, distinguer) ; par une inversion de lettres, *in* indique aussi parfois une négation (in-fini). Il en est de même de « trans » (transcendance) ; cfr *infra.*

ture (ou essence) exclut des caractères étrangers qui l'assimileraient à ce qu'elle n'est pas, toute conscience surgit en se déliant de la nature et de ses conditions, et se renouvelle dans une incessante « altération ». — La négation intervient plus encore, et au second degré, dans la notion d'in-fini et d'ab-solu (du latin *solvere*, et où se retrouve la suppression d'une liaison), qui se détermine (si l'on peut dire) par l'absence de détermination finie et qui s'identifie à la notion d'une liberté inconditionnée, se posant par elle-même. Dieu, auquel elle s'applique, est l'Etre nécessaire (du latin *nec-esse*), Condition *sine qua non* de tout être fini.

La conjonction indissoluble des actes d'affirmation et de négation est indispensable à toute pensée. Depuis Nietzsche et en réaction contre Hegel, la philosophie moderne est peut-être plus intéressée par le second qui, en se projetant vers l'avenir, crée sans cesse des singularités et des différences ; mais la négation elle-même jaillit d'une affirmation du réel, d'un élan primitif qui est joie de vivre [5].

2) *L'intériorité et l'extériorité* (dans et hors de, *in* et *ex*).

Les éléments d'un être et les caractères de son essence lui sont intérieurs : il les unifie et les con-tient, il résiste à leur dispersion, il les possède et les fait concourir à son existence. A des degrés divers, l'intériorité s'identifie à la connaissance de soi et s'exprime par une parole de soi ; le problème se pose ici de son ouverture à d'autres intériorités et de la communication.

Elle implique l'extériorité, qui est négation réciproque de l'identité, face à face, écart ; mais l'exclusion n'est pas telle que les êtres extérieurs n'appartiennent à un système et ne soient reliés par une participation commune à l'être.

L'*espace* est l'extériorité matérielle des parties d'un tout ; il devient discontinu par le nombre, qui le mesure ; mais la pensée mathématique s'efforce à recréer une sorte d'intériorité, par les analogies des figures et l'unité de leurs lois. Le *temps* aussi est extériorité, du moins intériorité inachevée et en recherche, par l'écart du passé et du présent ; mais, pour la connaissance, elle se résorbe partiellement dans une synthèse intérieure, fondée sur le souvenir et le rappel.

3) *Le mouvement* (vers, *ad* ; parfois *in*).

Une structure finie se relie à elle-même et se noue par l'acte centripète du mouvement qui unifie ses éléments : l'*ad* est issu du *cum* et le conditionne.

5. Cfr G. Deleuze, *Différence et répétition* (P.U.F., 1968).

Négation d'une négation, le mouvement est refus de l'extériorité, acte de rapprochement et de conjonction, pente de l'être à s'unir à soi-même et aux autres en surmontant une frustration. De cet acte, l'image la plus représentative est la mystérieuse pesanteur, qui pousse les êtres matériels à la suppression de leur distance pour un contact : elle est la projection physique d'une tendance spirituelle universelle.

Le mouvement est l'expression superficielle et la manifestation extérieure de la *force,* cette richesse intérieure qui, pour tout être et à différents degrés, est le moyen de s'unifier, le signe de sa valeur et le potentiel de son action.

La *vie* est l'énergie qui unifie la matière en structure organisée et consciente : les transformations de son histoire permettent de la comparer à un courant, à un élan, à une pensée inventive orientée vers une fin.

La *fin* est le terme où tend le mouvement et où il s'achève et se nie en immobilité.

La *fonction* est la norme d'action ou la loi du dynamisme d'une structure vers sa fin, qui est l'unité du tout.

Notons certaines *modalités* ou certains résultats du mouvement. *Entrée* : étant donnés deux êtres séparés, dont l'un est capable de contenir l'autre, celui-ci renonce à son extériorité et, après déplacement, fait partie du premier. — *Sortie* : négation d'une inclusion primitive, et qui aboutit à l'écartement et à l'isolement de deux êtres. — *Traversée* : négation par un mobile d'une limite, qui demeure après avoir livré passage, l'être se trouve dès lors « au-delà ». En métaphysique et en théologie, cet acte, représenté par la préposition *trans,* a une importance capitale : la « transcendance » est négation de la limite du fini. — D'égale importance est l'acte signifié par le terme de « *re* », qui indique un *retour* physique, mais dont l'application est universelle : réflexion, reconnaissance, régénération, rédemption...

4) *L'activité* (par, *per,* par le moyen de).

La relation d'un être avec lui-même et avec d'autres ne se réalise que par une médiation conditionnelle.

La préposition « par » exprime la condition (*cum-dare*) de ce rapport conjonctif, destiné à unir deux entités ou termes différents, à permettre leur contact et leurs échanges, à réaliser leur communication et leur communion. Cette médiation est à la fois raison, logique, méthode, art, outil, instrument, technique, machine.

La *raison* humaine, notamment, est essentiellement médiatrice : son activité relie, sous différentes catégories, des termes divers, auxquels par le fait elle donne un sens. Geste ou parole, son verbe, de même, **est médiateur de la pensée avec elle-même et autrui.**

Toute *causalité* extérieure, toute influence et toute action ne s'opèrent que « moyennant » une condition médiatrice.

L'*activité* est le mouvement intentionnel qui, à partir de la négation d'un état ou d'une situation, atteint et réalise sa fin, en conditionnant ainsi pour elle son existence. La *passivité* est, pour un être, la réception d'une action extérieure, le fait de subir une négation, plus ou moins grande, de sa structure et de sa liberté.

5) *L'origine* (de, en venant de, *ex, ab, de*).

Ces différentes prépositions expriment une provenance, une attribution d'origine : un être provient d'un autre (sa cause, sa source) quand il lui doit l'existence ; on est ramené alors à l'idée de condition nécessaire.

La *dépendance* est la liaison ou le rattachement constant d'un être à sa condition : elle se figure par l'image de « suspension » verticale. Le *déterminisme* est la nécessité qui gouverne l'apparition régulière des êtres matériels (faits et formes), en raison de leur inter-dépendance.

L'*indépendance*, ou liberté, est la négation des conditions d'existence et d'activité : l'acte de l'esprit, qui ne dépend que de soi. Alors que le « dé-terminisme » ne peut réaliser qu'une seule forme d'être, la liberté est possibilité indéfinie, universelle et imprévisible, ouverture et excès du moi sur toute forme. Formé par une préposition qui indique une origine et une sortie (*ex*), le terme d'*existence*, appliqué aux êtres personnels, signale précisément l'acte d'une liberté, qui surgit d'elle-même, par négation vivante, par élan dynamique vers une plénitude [6].

6) *Les conséquences du mouvement.*

Au terme du mouvement, l'activité de la force aboutit à des situations de position réciproque des êtres. Elles s'expriment par les prépositions suivantes : à côté ou près de, *prope, contra, juxta* ; au-dessous et sur, *sub* et *super* ; devant, *ob, pro, prae* ; à la place de, *pro* ; autour, *circum*.

Normalement plus visible, un objet qui est au-dessus d'un autre émerge du niveau commun, il est en relief (*elevatus*) ; la préposition « sur » exprime la domination juridique, la souveraineté sociale.

---

6. On notera que, tout en faisant l'expérience créatrice intérieure de nouveauté, dans son acte libre, ainsi que l'expérience extérieure de commencements, la pensée humaine est assujettie à l'exprimer par une liaison à une origine antérieure : si bien qu'une origine pure, non « originée », est irreprésentable. Tout « phénomène » exige d'être référé à un antécédent : le surgissement même du moi à l'« existence » implique un « moi », qui pourtant ne peut être pensé sans son acte.

Indispensables à l'expression de la connaissance sont les prépositions *ob, prae* et *pro,* pour définir l'*ob*jectivité, la re*pré*sentation, la *pré*sence.

L'idée importante de possession s'exprime par les prépositions « *à* », « *sur* », *pro* : *avoir un objet, c'est l'avoir à soi ou sur soi* ; un objet « propre » est devant son possesseur, près de lui et à sa portée, et lui est presque identifié [7].

Dans l'acception « à la place de », *pro* indique la substitution d'un être à un autre, pour assumer son état et ses fonctions.

« Autour » exprime la détermination d'un être par son milieu extérieur, qui peut être de protection, d'enveloppement bénéfique, comme de menace et d'hostilité.

A peu près complète sans doute, sinon exhaustive, cette liste énumère les catégories essentielles et nécessaires du réel et de la pensée : la réflexion peut en reconnaître les termes en toute opération de l'esprit [8].

Il serait facile maintenant de montrer son application en *théologie* : un immense profit se retire de la découverte des notions fondamentales, impliquées dans tous ses concepts. Utilisant les ressources du langage humain, l'expression du mystère se réduit finalement à un petit nombre d'actes, dont la diversité même s'unifie dans l'idée de communion, qui est celle de l'amour. Relié à Soi-même dans l'unité des Personnes trinitaires, l'Amour infini se présente librement à l'homme, au cours d'une action historique qui culmine dans le Christ, pour le re-lier à Lui. Mais le mystère de cette Relation unifiante dépasse infiniment la réflexion même, qu'il alimente de vérité.

III. — Les symboles

Cette géométrie structurelle de la pensée profane et religieuse s'enrichit heureusement d'une multitude de symboles, qui incarnent le Donné. Ce symbolisme se fonde sur la « correspondance » qui unit les divers plans du réel : c'est une loi de la pensée humaine qu'elle n'accède à la connaissance des réalités supérieures que moyennant la médiation significative des images.

A cette loi la Révélation biblique s'est humblement soumise et c'est à tout domaine du concret que la Parole de Dieu a emprunté

---

7. L'idée d'*être* elle-même ne peut être pensée sans sa liaison avec un « avoir » d'être : l'être est *à* quelque chose ou à quelqu'un.

8. Depuis Aristote, ces catégories, relevées ici concrètement par l'analyse grammaticale des prépositions qui les expriment, sont classiques en philosophie : à la suite de Kant, Hamelin en a fait un classement systématique dans son livre capital *Essai sur les éléments principaux de la représentation* (Alcan, 1907).

pour délivrer son message, sous un mode intelligible à l'homme, comme le montre à l'évidence une lecture cursive de l'Ecriture sainte.

Pour surmonter l'empirisme et la routine, le problème se pose, non seulement d'un inventaire, mais d'un classement logique des images qu'elle contient : fût-elle incomplète, il importe donc de dresser la table de ce « matériel » et de l'ordonner.

Elles appartiennent à un nombre limité de secteurs : les qualités sensibles, les réalités naturelles, les réalités artificielles, les réalités sociales, enfin les actions ou gestes de l'homme.

1) *Les qualités sensibles.*

Les qualités sensibles, dont il est vain de se demander si elles sont subjectives ou objectives, correspondent aux divers sens de l'homme : vue, ouïe, toucher, goût, odorat, sens calorique.

La *visibilité* révèle à la fois les formes et les couleurs. Sans prétendre relever la multitude des premières, retenons seulement les attributs relatifs d'extension (grandeur, petitesse ; hauteur, profondeur ; distance, proximité...), la valeur lumineuse (clarté, obscurité, ombre), la distinction (net ou confus), la capacité de « rayonnement » à partir d'un foyer. L'image fréquente de « gloire » est précisément celle d'une diffusion lumineuse, qui permet de reconnaître une source radiante. A quoi il faut joindre l'image d'aveuglement et de son contraire, l'aptitude à voir et à discerner, l'ouverture au témoignage de la lumière (dont l'application spirituelle est évidente).

Quant à la couleur où se diffracte la lumière, elle offre matière à un symbolisme spécifique, souvent fondé sur des propriétés physiques. Le moins discutable est sans doute le rouge : couleur agressive et violente, symbole de l'action et du cœur (il n'est pas indifférent que le sang soit rouge). Le bleu serait l'image de la profondeur (cfr ciel et mer), la figure de l'esprit, peut-être par conséquent de l'origine (maternité).

L'*audibilité* est le principe de l'ouverture, non seulement aux bruits de la nature, mais surtout à la parole humaine : plus que d'autres qualités, elle introduit au dialogue, à la communication et à la communion.

La *saveur* et l'*odeur* sont confuses, mais elles révèlent la substance et la profondeur des êtres et se prêtent à la synthèse intuitive, qui dépasse l'analyse rationnelle. La première surtout servira de support à la notion importante de sagesse.

Le *contact*, offert au toucher, manifeste de nombreuses propriétés, au symbolisme précieux. A l'encontre de la visibilité, il exprime

d'abord le caractère de l'immédiat, de la rencontre directe, la possibilité de la vérification positive par palpation (saint Jean s'en souviendra en disant : « quod manus nostrae contrectaverunt de Verbo vitae »). Parmi bien d'autres qualités, retenons seulement, comme plus ouvertes au symbolisme spirituel, celle de dureté (ou de souplesse), celle surtout de solidité, dont on sait qu'elle exprime, dans la Bible, les notions de fidélité et de vérité et le oui (*amen*) de l'affirmation.

La *chaleur,* qui est l'effet d'une énergie interne, servira à signifier le dégagement d'énergie de l'affectivité, dans l'émotion (courte) et la passion (durable) ; elle symbolisera, notamment, la réaction de l'amour.

2) *Les réalités naturelles.*

Les qualités sensibles précédentes appartiennent à des réalités objectives, dont elles sont l'attribut, et qui, en raison de leur stabilité apparente, peuvent être appelées des « substances ». Deux ordres peuvent se distinguer : la matière et la vie.

A. *L'ordre matériel.*

Le classement peut être emprunté à l'énumération antique des quatre éléments cosmiques :

— La *terre,* avec son symbolisme : stabilité (constance relative des mouvements), inertie, dureté, solidité, netteté des divisions géométriques... Elle est le soutien de l'expansion de l'homme, l'origine (maternelle) de son éclosion, la réserve de ses biens utiles, le lieu de ses activités. On notera spécialement le symbolisme de la *pierre,* mais aussi les différences de son relief (montagne, plaine) et de sa valeur (terre féconde, désert), ainsi que son apparence habituelle de sécheresse. — Au même élément, appartiennent les réalités du monde extérieur à la terre, dont l'apparence avait suggéré aux Anciens la cosmologie d'une voûte solide, centrée sur la terre humaine.

— L'*eau,* dont les qualités semblent contraires à celles de la terre : instabilité, souplesse, confusion..., et dont on ne s'étonnera pas qu'elle ait longtemps été le signe de l'insécurité et de l'arbitraire, de la menace et du mal. Et cependant, la Bible et l'antiquité lui ont reconnu justement des effets bienfaisants de fécondité, en provenance d'une générosité gratuite. Elle peut donc tout ensemble submerger, noyer, détruire, et donner, développer la vie. Son irrationnalité première peut être soumise à la sagesse et à l'ordre de la raison ou de l'esprit. On distinguera son état statique ou dynamique (source, flux, courant, chute), sa situation terrestre ou extraterrestre (mer, océan). Exclusion faite de son maléfice possible, son symbolisme a servi à désigner

les réalités suivantes : maternité, enveloppement nourricier et protecteur, passivité, féminité, liberté, disponibilité, souplesse, possibilité universelle, transparence, simplicité, écoulement du temps...

— *Lumière* et *feu*. La lumière peut être considérée dans ses sources (astres) ou dans sa diffusion (gloire, éclat) ; dans sa périodicité (jour, nuit) ; dans la dialectique de son contraire (obscurité, ténèbre). Révélation des êtres à distance, elle est le symbole de la connaissance, donc de la vérité. Et il est remarquable que, dans les langues indo-européennes, la lumière du jour serve à désigner Dieu (ce qui apparaît dans l'apparentement de *deus* et de *dies*). Quant à la nuit ou à la ténèbre, son symbolisme est aussi à double sens : danger, mal, mort, confusion, mensonge, erreur ; mais aussi détachement, purification, silence, recueillement, prière, mystique. — Quant au *feu*, dans la violence dévorante de son énergie, il est appelé à signifier tout à la fois l'anéantissement et la mort, la purification et la transformation.

— L'*air* est adapté à une signification plus immatérielle, en raison de sa transparence, mais surtout de son énergie et de son mouvement : le souffle vital, l'activité de l'« esprit ». L'imprévisibilité du vent pourra signaler la liberté de ce dernier (*Jn 3*, 8).

Situées dans le milieu d'un univers à trois dimensions, apparemment indéfinies, où elles s'étalent et s'étagent, ces réalités jouent un rôle fondamental dans l'éveil et l'expression de la pensée religieuse : la découverte de la relativité scientifique n'empêchera jamais que les astres apparaissent en hauteur, pas plus que la maîtrise technique n'évacuera les significations symboliques.

B. *L'ordre biologique*

Enracinée dans la matière et soumise à ses déterminismes, la vie est une activité qui confère à des individus une organisation anatomique et un fonctionnement physiologique de haute complexité, avec les facultés spécifiques de mouvement spontané, d'assimilation et de reproduction ; à des degrés divers, elle comporte toujours sensibilité, mémoire, conscience, intériorité, aptitude à l'adaptation, invention. Ses deux secteurs, végétal et animal, donnent lieu à des symbolismes multiples.

— *Secteur végétal*

Notons seulement le cycle des phases biologiques ; racination, croissance, efflorescence, fécondation, germination (germe, graine), épanouissement, fructification, usure, décomposition ; la différenciation sexuelle ; l'énergie mystérieuse de fermentation (levain) ; l'arbre et la forêt ; la temporalité de la maturation ; le rythme du travail agricole (labour, semailles, récolte, engrangement) ; les productions essentielles (blé, vigne, huile...) ; la distinction de l'utile et du nuisible (mauvaise herbe, épines, infécondité du sol).

— *Secteur animal*

Plus individué que la plante, le corps, notamment le corps humain, est le meilleur symbole de toute structure rationnelle et significative ; et cela, en raison de la perfection de son unité plurielle, qui fait concourir la complexité différenciée des organes au bien commun, dans l'interdépendance de multiples liaisons. Siège principal du système nerveux, la *tête* assume le rôle central d'autorité et de direction [9].

Mobiles ou immobiles, les attitudes du corps sont toutes des gestes signifiants : la parole est elle-même un geste plus précis.

Les symbolismes peuvent être empruntés aux réalités suivantes : phases de l'évolution individuelle (génération sexuelle, enfantement et naissance, croissance et maturation, jeunesse, fécondité ou stérilité, virginité, vieillesse et mort) ; organes intérieurs (cœur ...) ou extérieurs (organes immobiles des sens ou de motricité (bras, main, jambes) [10], positions corporelles (droite, gauche) ; plaisir et douleur ; santé et maladie, intégrité et infirmité ; appétits et besoins (faim et soif, sexualité et amour, sommeil et veille) ; nourriture et assimilation... Notons enfin le symbolisme, parfois plus évident, des espèces animales (lion, agneau, serpent...).

3) *Les réalités artificielles*

Résultat du travail humain sur la nature et de l'exercice appliqué de la raison, la technique réalise, par la synthèse ordonnée d'éléments différenciés, et moyennant l'emploi normal d'un instrument guidé par la main (outil), l'unité d'un objet utile ; elle-même structurée dans son exercice, créatrice de structures, elle est un nouveau symbole de l'unité du multiple dans le *sens*.

Parmi bien d'autres, énumérons certains objets, qui se prêtent davantage peut-être au symbolisme :

La *nourriture* : pain et vin, huile, viande, sel... Et notons certains instruments ou certaines utilités de l'absorption : la table, mais surtout les contenants du contenu (plat, coupe...). Cette dernière notion, associée à celles de plénitude ou de vide, a une portée universelle pour toute connaissance possible.

Le *vêtement*, aux fonctions multiples : protection, pudeur, ornement, témoignage... Le voile, qui cache et crée l'obscurité, a donné naissance à l'idée de révélation.

La *maison* est le type de la synthèse technique, toujours constructive par assemblage ordonné rationnellement à une fin. Sa fermeture

9. Cfr achever (*ad-caput*), récapituler...
10. L'« empan » des doigts de la main donne naissance à l'idée capitale d'épanouissement.

essentielle en fait une protection, un refuge, un abri ; mais elle est aussi le lieu de rassemblement des personnes, notamment de la famille, et son terme (de *manere*) évoque la permanence de la durée. Toute maison a un caractère sacré. Certains éléments de l'ensemble ont une signification caractéristique : le fondement (idée de stabilité, d'origine, de raison d'être, utilisée incessamment par la réflexion métaphysique), le toit et le mur, les salles de repas et d'amour (chambre), les ouvertures (fenêtre et porte, celle-ci médiation d'entrée et de sortie, donc de liberté et de relation sociale ; notons ici le symbolisme de la clef).

Parmi les objets utiles, évoquons le *miroir,* symbole de la réflexion, de l'image exacte, donc de la pensée juste et de la vérité.

La *voie,* chemin, route, est le moyen de la communication sociale entre deux lieux ; symbole de la relation, de la règle, de la méthode, de la conjonction des éléments. Liaison entre rives opposées, le *pont* est un cas particulier de cette médiation (le « pontife » est médiateur).

Certains *métiers* méritent mention : agriculture, artisanats divers, pastorat, pêche et chasse, métier militaire, administration, médecine surtout en raison de l'importance de l'idée de maladie et de guérison morale.

Les différentes formes d'*art* réalisent, par un effort vers la perfection technique, associé à l'expression originale de la personne, une image visible de l'harmonie spirituelle. Aisance dans le mouvement, adaptation parfaite du geste à sa fin, victoire de la liberté sur l'inertie et l'automatisme, la *grâce* sera le meilleur symbole de la gratuité surnaturelle.

Dans les réalités artificielles il faut ranger les figures *géométriques.* Permanence voulue dans une direction déterminée, la droite est loi (rapport constant), raison (médiation d'unité), règle et régularité : elle est donc le symbole de la loi morale, de la fidélité et de la foi. Le cercle, qui revient à son principe, est apte à signifier la perfection, l'intériorité, l'unité, l'universalité.

Malgré la prudence qui s'impose ici, il est difficile de rejeter absolument, comme en fait foi la tradition, un certain symbolisme des *nombres,* mesure discontinue des figures. Par la synthèse de la dualité et de l'unité, « trois » représente la liberté créatrice de l'esprit, inventeur de nouveauté, capable de dépassement et d'ascension. Sa multiplication par lui-même engendre le « neuf », qui présente le même symbolisme. Par la répétition qui le forme, le chiffre « quatre » peut, au contraire, symboliser la matière, le déterminisme, l'obstacle et le mal, la nécessité de l'effort. Il n'est pas indifférent que « sept » et « douze » aient une signification positive et humaine (incarnation).

4) *Les réalités sociales*

L'ordre social est l'union des individus humains en groupements, unifiés par une autorité et soumis au cadre institutionnel d'un droit, en vue d'une fin déterminée. Notons aussitôt ses deux aspects essentiels et complémentaires : l'économie et la politique.

La *personne* est le principe spirituel de la distinction des individus, suivant l'image imparfaite du masque (*persona*) qui, dans le théâtre latin, caractérisait les types d'acteurs, et dont l'orifice permettait peut-être une amplification sonore. C'est d'elle, de son problème existentiel, de sa nature et de sa condition, de sa destinée, dont il est question dans tous les documents de l'humanisme profane et de la révélation religieuse. Pour définir sa structure, il faut ici se reporter à l'analyse précédente des actes ou gestes fondamentaux (§ II), qui expriment les catégories nécessaires de son activité, la construction de son unité et de sa liberté. Le *nom* de la personne est l'image, le rappel et le signe social de sa singularité.

Son problème majeur est le rapport communautaire, qui, pour assurer son achèvement existentiel et sa vocation unique, l'intègre dans le pluralisme social d'autres personnes. La donnée capitale est ici celle de la *parole* et du dialogue qu'elle permet : la personne s'entend dire « toi » et est invitée à une réponse analogue, significative de sens.

Le groupement type est la *famille* avec ses différentes relations : époux et épouse, paternité-maternité-filiation, fraternité. Dans la Bible, notamment, le symbolisme de ces rapports est largement utilisé, au profit notamment de la relation religieuse de l'homme et de Dieu (relation tout à la fois conjugale et paternelle). Des actes ou des situations connexes sont utilisés aussi : éducation, rupture du lien conjugal (divorce), infidélité, adoption, propriété, héritage...

Groupe de familles, la *nation,* avec son organe d'autorité l'Etat, est, elle aussi, structure, pluralisme unifié, sens. Elle comprenait jadis hommes libres et esclaves, ceux-ci définis par leur dépendance totale et leur absence de droits. Elle est gouvernée, parfois dans le cadre d'une constitution, par un chef (*caput,* image biologique de « tête »), un roi par exemple, qui « règne » (image de direction ou de règle constante) et qui est investi de « majesté » (image spatiale comparative), par une évocation implicite de l'âge, ce chef peut être appelé « seigneur » (de *senior,* celui qui a au moins soixante ans). Dans une première phase au moins, la nation exclut et nie la nation « étrangère », négation qui peut prendre la forme de la guerre. — La société religieuse utilise le service du prêtre (même image, d'origine grecque, de vieillesse), dont le sacerdoce (image de présentation de choses

saintes, c'est-à-dire « séparées » de l'usage profane) est médiateur (« pontife ») entre Dieu et l'homme.

Codifiée dans le *droit*, la *loi* est la règle impersonnelle et formelle de la conduite, édictée par la société pour le bien commun. Un des services principaux de l'Etat est la *justice* avec ses activités : témoignage (expression d'une expérience personnelle), aveu, jugement, sanction. Image ici de la balance : équilibre d'un objet et d'une mesure de garantie, égalité de prestations réciproques.

La *propriété* attache juridiquement une chose (matérielle ou spirituelle) à une personne, en créant entre elles une sorte d'unité et en niant sa relation à une autre liberté : jadis éloignée, étrangère et intouchable, possession d'un autre, cette chose devient tellement proche qu'elle est « pro-pre » (le redoublement de la préposition exprimant peut-être cette proximité).

La *vie professionnelle* (production et commerce, ou échange) donne lieu à de multiples possibilités symboliques : contrat d'achat et de vente, rachat (cfr Rédemption), maniement de l'argent (dette personnelle ou collective), intérêt du prêt, location de services, salaire et récompense. Déjà citée, la profession militaire introduit aussi des symboles très utiles : armée, armes offensives et défensives, forteresse, attaque et défense, combat, alliance...

Les divisions sociales du *temps* : heure, jour, année..., qui ordonnent et régularisent l'activité humaine.

Notons les *relations sociales* : langage, association, échange, service, offrande ou don, réception, hospitalité, prestation, impôt, repas. Du langage naît l'enseignement, relation de maître à disciple, pour la communication du savoir et l'éveil de la personne.

L'ordre de l'*amour* vise la communion des personnes dans une dépendance mutuelle et une passivité consentie, une intimité plus ou moins exclusive, une fidélité constante, un respect des différences, une écoute et un dialogue, un don et un accueil de tout l'être. Ses témoignages habituels se distinguent de la « louange », qui est plutôt admiration d'une supériorité, reconnaissance d'une primauté.

Faute contre la loi formelle et contre l'ordre social, le *péché*, à un degré supérieur, est faute contre l'amour : il rompt la communion et la fidélité. Son symbolisme est multiple : souillure ou impureté, errance, chute (« faute » procède de *fallere*), séparation, dégradation, servitude, mort. L'aliénation est la situation d'une existence humaine à la fois réelle et dévalorisée, personnelle et « étrangère » à elle-même, ayant comme perdu son identité.

Le familier de la Bible reconnaîtra facilement l'usage qu'elle fait de toute cette expérience.

5) *L'action de l'homme*

Une ultime enquête recueillera, parmi bien d'autres, des actes ou gestes plus caractéristiques qui, après transposition, serviront à exprimer des actes religieux et surnaturels.

Commencer (*cum-initiare, in-ire*) : entrer en action, par une « décision » (image de coupure) qui nie une situation d'inertie ou de repos et qui engage dans la réalisation d'une fin, malgré son aléa et ses risques.

Faire, agir : le déploiement rationnel et organisé d'une énergie, par utilisation de moyens, aboutit à une « œuvre », un résultat objectif, une création de nouveauté ; des déterminismes, qui auraient produit autre chose, ont été réorientés vers une fin ; appliquée au monde, la raison a fait advenir un être ou un phénomène.

Parler : action particulière d'expression du moi, par la médiation de la voix et l'utilisation de signes, capables d'être reconnus par autrui.

Offrir, donner : transmettre une propriété, présenter un objet par négation de son appartenance à celui qui le détient et un geste d'écartement (*pré*-senter, *ob*-lation), en désirant qu'il soit reçu en possession d'une autre personne.

Pardonner : acte par lequel l'offensé nie, jusqu'à son souvenir même, l'offense reçue, abandonne complètement (par-donner) l'exigence d'une dette.

Accepter : consentir et s'ouvrir au don, le faire sien par un geste de prise (accepter, *ad-capere*) et d'accueil (*ad-cum-legere*).

Promettre : acte de relier une action future en faveur de quelqu'un à un engagement actuel (résorption de l'écart temporel ou délai dans la permanence d'une volonté fidèle).

Aider : donner à une personne un « avoir » supplémentaire, un surplus de forces, pour lui permettre de réussir une action, autrement impossible ou difficile.

Sauver : forme particulière de l'aide, dans un cas plus grave (menace de ruine, de perte, de servitude, de mort).

Libérer : destruction de la captivité d'autrui, c'est-à-dire de sa passivité, de sa frustration de liberté, de sa dépendance à l'égard d'une force ou d'une volonté étrangère, de son aliénation.

Gestes de mouvement.

Passer : faire un « pas », négation d'une position initiale en faveur d'une autre, par la médiation d'un mouvement (importance biblique du terme, de même de dé-passement). — *Envoyer* (in-viam : « en

route ! » : implique une autorité, qui investit d'une mission, qui impose un déplacement. — *Venir,* de même, implique un écart primitif, une distance à franchir. — *Partir,* un point d'origine; dont on se sépare par une négation. — *Arrêter* : négation du mouvement commencé. — *Monter, descendre,* supposent une différence de plans. — *Se lever, se relever* : négation d'une situation assise ou couchée, une certaine passivité, consécutive éventuellement à une chute ou à une descente (« résurrection »). — *Rester* : négation, provisoire ou définitive, du départ. — *Fuir* : éloignement rapide d'un danger dans la sécurité d'un refuge. — *Conduire, guider* : fonction sociale, plus ou moins permanente, qui associe un savoir (de la route et du but) et une ignorance.

Participer : négation d'une situation étrangère au tout d'une unité concrète, à sa vie et à sa richesse internes, en faveur d'une pénétration unitive, d'une communion intérieure à cette unité.

Tenir : geste manuel qui fait effort pour conserver la possession d'un objet. D'où les dérivés, tension, attention, attendre, continuer, tenter — actes qui impliquent la mise en œuvre d'une énergie.

Attendre : tension intéressée vers un événement à venir, qui lui importe et le concerne (notion impliquée par l'espérance).

Chercher : mouvement pour se procurer un avoir désiré, mais séparé par des obstacles (éloignement, ignorance de sa position). L'étymologie indique un déplacement circulaire (*circum*), qui utilise le maximum de possibilités de sa découverte.

Ouvrir, fermer : idées importantes dans le donné théologique et la vie spirituelle. — *Découvrir* : enlèvement de l'obstacle à la vision et à la connaissance, terme de la recherche.

Adhérer : allusion au resserrement, physique ou chimique, d'objets matériels ; idée indispensable à la définition de la foi et de l'amour.

Itérer : succession, après délai, d'un acte à un autre et qui, parfois sur un autre mode, obtient un résultat positif (re-naissance, re-nouvellement).

Cette liste sommaire, qui pourrait être indéfinie, illustre au moins la possibilité d'une réflexion sur les « verbes », dont le rôle est d'exprimer une action. Comme on le voit, dans la mesure où elle est précise, la définition du sens retrouve sous la variété des images, les actes fondamentaux de la pensée [11].

---

11. Voir notamment l'utilisation de certaines prépositions par saint Paul (cfr leur juxtaposition dans *Col 1,* 15-17 : « en lui, par lui, pour lui »). Et la lecture du *Credo* : « Je crois *en* Dieu ; né *de* Dieu ; *avant* tous les siècles ; *pour* notre salut ; etc. ». Ainsi que les implications de tous les termes (rapport, négation...).

Il reste à indiquer les procédés, utilisés par la langue, pour signifier les « modalités » de cette action, puis les phases temporelles de son déroulement.

— Les *modalités* de l'action sont exprimées par les « modes » du verbe. L'indicatif est le mode de l'affirmation simple : exposition, témoignage, désignation. L'impératif est celui du commandement, de l'autorité, de l'exigence : avec la nuance de l'humble souhait qui l'atténue, il convient à la prière. Essentiellement vocatif, il s'adresse à des personnes. Conditionnel et subjonctif introduisent des dépendances, donc des conditions de l'affirmation (qui ne peut plus être simplement indicative). L'infinitif est l'acte impersonnel du verbe, retiré pour ainsi dire à une application concrète, et à la responsabilité d'un sujet. Le participe fait de l'action en cours une description, où le verbe devient analogue à l'adjectif d'un terme.

— Les *phases* de l'action sont exprimées par les « temps » des modes précédents. Le présent indique l'acte ou l'existence en train de se vivre et de s'exercer, dont le sujet prend conscience et qu'il se représente. — L'imparfait est le temps d'un état stable, d'une permanence durable, mais dans un passé désormais terminé. — Le passé défini français (ou aoriste grec) est comme le présent du passé : il marque avec précision une initiative, détermine le commencement d'un acte, indépendamment de sa suite. — Le parfait indique un acte accompli, un résultat fini et acquis. — Le plus-que-parfait raconte dans le passé : il est l'antériorité d'un acte terminé. — Le futur est le temps de l'intention, de la prévision, de l'à-venir : il jette la conscience dans son projet et sa résolution, comme le souvenir l'extériorise dans son passé. — Le futur antérieur transporte la conscience dans l'avenir, où un acte est terminé, mais en lui faisant précisément dire qu'il est encore passé [12].

A propos du « verbe », il faut revenir, en terminant, à l'analyse des « *personnes* » (cfr § I). La « première personne » exprime l'acte et l'engagement du sujet, la référence au moi, conscient de la responsabilité de sa parole et de son témoignage. — La « seconde personne » exprime la reconnaissance par le sujet d'un interlocuteur, d'une autre personne, égale et semblable, capable de communion dans l'intelligence du même sens et de la même vérité : appel et éveil d'une liberté, elle signale l'élan du moi vers autrui et son besoin d'être reconnu. — La « troisième personne » au contraire indique une orien-

12. Avec les nuances propres à certains « modes », le langage biblique utilise les manières d'exprimer le temps, en les unissant, plus que d'autres langues peut-être, dans la même perspective historique : il se souvient et raconte, il annonce et prophétise. Entre le présent et l'avenir, le présent dit les structures et les lois : on n'a pas assez remarqué le souci hébraïque des constances, des permanences et des stabilités, qui rapproche la pensée juive de la pensée grecque.

tation vers le monde, indispensable aussi au moi pour se connaître et s'achever : n'en attendant pas toutefois de réponse et de reconnaissance, il se contente d'en désigner à autrui un élément ou une idée, sous un mode impersonnel et objectif (même s'il s'agit d'une personne, alors réduite à l'état d'objet), et la connaissance qu'il en prend ne s'opère que dans l'extériorité d'un écart (*ob*), d'une re-*pré*sentation. Alors que le toi est mystérieux et « imprenable », l'objet est techniquement maniable et modifiable ; alors que le toi est original et unique, l'objet singulier et concret n'est connu que dans l'extension générale de son idée.

— La voix « passive » exprime la dépendance d'une influence extérieure, la soumission à des causalités, la frustration (même légère) d'une plénitude de liberté, parfois la douleur et la mort.

Inévitablement incomplètes, les indications précédentes sont loin d'épuiser le sujet : elles auraient pu être illustrées par de multiples références à la Bible et aux formules théologiques qui en élaborent la révélation, mais leur seule prétention est de suggérer un travail possible. Sans doute, dans leur utilisation religieuse, les images reçoivent un enrichissement considérable et des harmoniques nouvelles (ainsi celle de « vie ») ; mais leur signification conserve toujours les éléments concrets, qu'il faut redécouvrir, sous peine de manquer la plénitude du sens [13].

Sans vouloir nier la possibilité ni l'intérêt de la logique métaphysique qui, par une rationalité rigoureuse, accède à la connaissance de Dieu, on peut estimer que la démarche abstraite ne peut se soustraire à la réalité multiforme du donné sensible.

IV. — Le langage religieux

Après ces analyses préliminaires des structures fondamentales et des symbolismes principaux, le moment est venu d'une synthèse, sommaire toujours mais claire, des problèmes du langage religieux : son origine et sa nécessité, ses possibilités et ses limites.

1) *La découverte d'une révélation*

Comme l'ont montré notamment Maurice Blondel et ses disciples, la démarche religieuse de la personne ou de l'humanité doit nécessairement passer par les stades suivants :

13. Les formes de l'utilisation du symbolisme sont variées : métaphore individuelle (pain, vigne, corps, peuple, alliance...), récit fictif de la parabole ou du conte, histoire à des degrés divers de vérité, mythe des origines (cfr *infra*), ensemble global d'une histoire collective (destinée d'Israël)...

a) *Le dynamisme existentiel*

Vécu avant d'être réfléchi, le premier est le consentement de la bonne volonté à la tendance profonde de l'homme vers Dieu, au désir obscur de sa connaissance et de sa communion. Cet élan dynamique universel est l'effet psychologique d'une vocation gratuite, généreusement accordée par la libéralité divine, et d'une présence active de l'Esprit dans son image créée. L'homme est ainsi fait, ou mieux ainsi donné à lui-même, qu'il est ouvert à une réalité surnaturelle : conscient de sa finitude, qui le « conditionne », il éprouve une négativité qui la refuse et voudrait la dépasser. A ce désir, la situation de péché ne fait qu'ajouter un besoin de libération ou de salut.

b) *La justification réflexive*

Une analyse théorique de l'itinéraire existentiel peut et doit alors justifier rigoureusement la *place nécessaire* de l'attitude proprement religieuse, au sommet des stades de l'activité humaine : au-delà de la technique rationnelle, de la connaissance intellectuelle, de l'art, de la morale même, l'homme ne s'achève que dans sa relation avec le divin [14]. C'est ce que nous essaierons de montrer dans le second article.

c) *La révélation*

S'il est possible de connaître « avec certitude » (Vatican I) l'existence de Dieu par la raison, une autre démarche s'impose alors, qui est la recherche d'une révélation éventuelle dans l'histoire, à travers ses signes. Moyennant certaines conditions spirituelles, elle peut aboutir à la reconnaissance positive de son fait et à l'adhésion de foi au Christ Jésus.

2) *La théologie : « pensée » de la révélation*

Il reste à *penser* cette révélation, qui d'ailleurs se propose sous forme intelligible.

Possibilité. A cette pensée l'homme est adapté par sa raison : comme le Père Bouillard l'a mis en relief contre Karl Barth, l'intelligence de la Parole de Dieu implique une « précompréhension », une « intrastructure », une aptitude à priori de l'esprit (qu'on peut considérer comme une première grâce)[15].

---

14. Il ne suffit pas, en effet, de constater empiriquement (sur le plan psychologique, sociologique et historique) l'universalité du phénomène religieux et du sentiment du sacré. Il importe de montrer rationnellement que la plénitude de l'existence (= de la valeur) humaine implique la relation à Dieu. Tentation autant que préparation, la morale notamment appelle un dépassement.

15. *Karl Barth* (Aubier, 1956), *Logique de la foi* (Aubier, 1964), *Connaissance de Dieu* (Aubier, 1967).

Les sources. Cette ouverture de l'homme resterait cependant insuffisante si la « condescendance » amoureuse [16] et l'humilité de Dieu n'avaient pas consenti à utiliser les formes mêmes de la pensée et du langage humain : enracinée dans l'expression des réalités profanes, elle assume en totalité les lois de la connaissance, elle adopte loyalement ses cadres et ses catégories, ses gestes et ses images.

La théologie. La théologie consiste à reconnaître et à exprimer cette incarnation logique de la révélation, à en discerner le sens par une interprétation herméneutique judicieuse. Dans l'« Ecriture », qui a inscrit la Parole de Dieu (d'abord intérieure à l'auteur inspiré, puis ordinairement orale), elle « désigne », à travers les analogies des signes et des symboles, des réalités transcendantes. Dans la mesure du possible, elle construit la phrase logique et cohérente qui, dans la variété de ses aspects et l'ordre de ses actes, exprime l'unité du mystère : opérant la lecture des paroles et des faits significatifs, elle *dit* ce qui s'est passé ; elle coule dans les termes du vocabulaire culturel la richesse, pourtant ineffable, de la Parole de Dieu.

Liaison de la pensée et du signe. La différence n'est pas essentielle entre l'auteur inspiré (narrateur, prophète, psalmiste, sage ou apôtre) et le théologien proprement dit (officiel dans l'expression dogmatique, ou privé dans la recherche doctrinale). Pour les deux en effet, les lois de la pensée et de la parole sont strictement *identiques* : si primitive qu'elle soit, la révélation est pensée et logique ; et, si élaborée qu'elle soit, la théologie doit user, parfois à son insu, d'images et de symboles. L'ethnologie moderne a pareillement établi que les formes les plus abstraites du langage ne font que prolonger l'abstraction, moins évidente mais réelle, du langage primitif : les différences de culture ne modifient pas fondamentalement les cadres permanents de la pensée [17].

La nécessité « poétique ». Indissociable de la théologie, l'expression « *poétique* » peut s'opérer à différents niveaux ou degrés. De par l'incarnation de l'homme et sa relation au monde, il n'est pas de mot ou de synthèse sensée de mots qui ne soit poésie, aptitude à éveiller non seulement un sens intelligible, mais une *émotion* (évidemment plus ou moins profonde) : « parole » et « parabole » n'ont-elles pas la même étymologie ? Comme l'a montré Paul Valéry, il n'existe pas de philosophie qui ne reflète une personnalité et qui ne vaille (aussi) par sa forme [18] ; comme Gonseth a pu le dire, la

16. Cfr Constitution dogmatique sur la Révélation divine, *Dei Verbum*, n. 13, § 1.

17. Cfr l'œuvre de Levi-Strauss, en réaction sur ce point contre la première interprétation de la logique primitive par Lévy-Brühl. Voir Y. Simonis, *Claude Levi-Strauss ou la « passion de l'inceste »* (Aubier, 1968).

18. *Variété* (Gallimard), p. 251.

mathématique même demeure toujours associée à une réalité concrète et à un geste. Si la révélation biblique est liée à une culture antique, l'utilisation abondante qu'elle fait du symbolisme se fonde ainsi sur une raison plus profonde que son conditionnement par des contingences historiques : la forme proprement poétique apparaît même plus apte que l'abstraction à la révélation du mystère, dont elle manifeste la transcendance et la profondeur. La réflexion contemporaine opère notamment une réhabilitation du *mythe* religieux, forme éminente de l'activité divine dans l'histoire et significatif d'un sens [19].

On peut estimer que, par une coulée éducative et un éveil gracieux, la révélation a éclairé peu à peu l'intimité spirituelle de la conscience (personnelle et collective) d'Israël au cours d'une histoire progressive, qu'elle a sollicité du dedans sa réflexion sur des faits objectifs (sortie d'Egypte...), mais en abandonnant à certains témoins, humainement mieux doués, la liberté de leur langage (liberté d'ailleurs conditionnée et relative).

La vérité « sacramentelle » du mystère. Ainsi, dans la représentation verbale et imagée qui la signifie, la pensée théologique *atteint réellement son objet* ; mais elle ne l'atteint qu'autant qu'il est possible à l'homme, *in speculo et aenigmate*, « dans un miroir et obscurément » (*1 Co 13*, 12), par anticipation temporelle du « face à face ». Norme de toute expression humaine, le signe religieux est seulement devenu *sacrement* et mystère.

3) *Les conditions de la théologie*

Cependant cette réussite est soumise à des conditions. La pensée est obligée de porter à son maximum d'intensité la *négation* qui affecte tout exercice naturel de l'intelligence : si le signe verbal « désigne » son signifié, dans l'écart permanent d'un objet représenté, à fortiori le signe des réalités religieuses doit-il accomplir un dépassement. Réelle et positive, en possession de son terme dans la vérité analogique de sa manifestation, la connaissance religieuse n'est vraie qu'en effectuant la *visée* d'un horizon ou d'un pôle transcendant : Dieu et son mystère de salut sont infiniment loin des mots qui les expriment.

Qu'elle soit primitive ou élaborée, il importe donc à la théologie de *critiquer*, par une réflexion continue, les images nécessaires à l'expression du divin, pour accéder à leur vérité : non pas de les rejeter, mais de prendre conscience de leur limitation et de leur insuffisance, de la relativité de leur valeur, de se rendre compte simplement de ce qu'elle dit, des procédés et des cadres qu'elle utilise.

19. Cfr J. Dournes, M.E., *L'homme et son mythe* (Aubier, 1968), notamment pp. 114, 125, 186, 194-196.

Pour prendre de grands exemples, c'est ainsi que le terme d'Incarnation ne ferait que désigner une juxtaposition de natures dans le Christ, si cette spatialité n'était pas surmontée ; de même, le terme classique de « Rédemption » adopte un symbolisme « commercial », qui doit être dépassé [20].

D'où la nécessité d'une *interprétation* intelligente de toute formule et de l'éclairement historique de ses origines, comme des intentions précises du théologien ou du concile qui l'ont proposée : c'est le rôle de l'« herméneutique », avec l'aide de l'exégèse, de se livrer à cette explication. Loin d'aboutir à un relativisme dissolvant, elle manifeste plutôt l'effort de la communauté (Israël et Eglise) pour approfondir sans cesse la vérité reçue.

D'où aussi la nécessité d'un effort constant de la pensée théologique pour élaborer, en toute équivalence, une *traduction plus adaptée* du mystère, en réintégrant parfois certains de ses aspects éclipsés ou restés opaques [21]. Pour éviter la présomption et l'erreur, cet effort doit cependant demeurer sous le contrôle du magistère, qui représente la continuité du Message, sous l'assistance de l'Esprit.

La charité apostolique pour la mutation des esprits et l'évolution de la culture amène ainsi la théologie à donner un *sens acceptable* à des formules anciennes et traditionnelles, en révélant la richesse de leur contenu : elle fait notamment valoir aujourd'hui un double lien, — l'unité organique interne du mystère et sa correspondance à l'homme [22].

4) *Les limites de la théologie*

Si indispensable qu'elle soit, la recherche théologique doit cependant, en toute modestie et humilité, prendre conscience de la *limitation* fondamentale ou des conditionnements du langage humain.

Elle est inévitablement obligée d'utiliser les *mêmes* gestes et actes de pensée, les mêmes cadres et structures, dont nous avons dressé la liste (§ II), — et de les utiliser *tous,* car tous sans exception sont requis pour l'expression du mystère, et l'ont toujours été, y compris dans la Bible. La théologie ne peut échapper ainsi à une *nécessité* « transcendantale » (suivant le terme kantien), et son « développe-

20. Les découvertes de la psychanalyse obligent aussi à une réinterprétation de l'idée religieuse de « paternité ».

21. Exemple aujourd'hui reconnu ; dans la théologie de la messe, l'insistance, après le concile de Trente, sur le sacerdoce sacrificiel a fait quelque peu oublier d'autres aspects du mystère eucharistique, notamment sa signification de partage communautaire.

22. La réflexion sur l'unité organique du mystère est appelée par le texte de Vatican I : « La raison, illuminée par la foi..., obtient une certaine intelligence des mystères par leur interconnexion (*nexu*) » (Denzinger-Bannwart, 1716-3016). C'est plutôt Vatican II (*Gaudium et spes*) qui s'est efforcé à montrer la correspondance du christianisme et de l'homme.

ment » ne fait que redire « autrement » le même Donné, toujours et dès le début investi de pensée [23]. Dans cette perspective, il faut bien avouer qu'il n'y a pas de progrès possible, sauf de conscience et de *lucidité*.

Cette « altérité » d'expression n'a pourtant rien d'une tautologie et manifeste une *invention* réelle, au cœur même de la fidélité, soit par une structuration plus rationnelle des concepts, soit par une vision plus nette de l'unité des dogmes et de leur importance hiérarchique, soit enfin par une nouvelle utilisation du matériel de symboles. Cette dialectique du *nova-et-vetera* est une mise en œuvre du caractère « apostolique » de l'Eglise [24].

Il vaut ici la peine de donner quelques exemples de cette limitation du langage théologique :

— Malgré sa liaison évidente à une expression cosmologique contingente et son utilisation de phases temporelles, on ne voit pas comment la « représentation » et l'expression du mystère de l'*Incarnation* pourraient se passer du schème classique : préexistence du Dieu trinitaire, Dessein de salut, mission du Fils, « descente du ciel » [25], « devenir-homme ». Malgré la critique de Bultmann (entre bien d'autres), ce n'est qu'en apparence que ces éléments sont mythiques : ils manifestent plutôt une structuration nécessaire et significative de la pensée. Il ne suffit pas de dire très justement qu'ils sont situés et « compris » dans un certain langage et une certaine forme de pensée : en un sens, et non seulement par pragmatisme et par respect du passé, ils doivent être conservés dans leur renouvellement même.

Employés par les définitions de Nicée et de Chalcédoine, les termes de « nature » et de « personne » étaient certainement entendus par les Pères de ces conciles dans une signification analogique, qui justifie leur maintien par la tradition et par la théologie actuelle, en toute conscience de leur origine historique culturelle.

Séduisante pour un contemporain, la tentative du Père Karl Rahner pour relier le mystère de l'Incarnation à la réussite parfaite d'un effort existentiel, gracieusement comblé dans le Christ mais inachevé chez l'homme ordinaire, vers la Plénitude du Dieu vivant [26], semble parfaitement conforme aux exigences du dogme. Elle n'échappe pas cependant à la nécessité permanente, pour la « représentation » et le langage, d'unir deux « entités » séparées par un infini.

---

23. Cfr M. DE CERTEAU, *Apologie de la différence*, dans *Etudes*, janvier 1968.

24. On pourrait dire : *Vetera nove*, des choses anciennes dites « nouvellement ». L'apostolicité de l'Eglise implique à la fois fidélité et rénovation.

25. Si relative, après Copernic, Galilée et Einstein, que soit devenue l'idée-image de « hauteur » du « ciel » astral, elle semble cependant essentielle, moyennant critique et réinterprétation, à la réflexion théologique comme à la vie spirituelle : son élimination totale induirait à la sécheresse de l'abstraction.

26. ***Problèmes actuels de Christologie***, **dans *Ecrits théologiques*, tome I (Desclée de Brouwer, 1964), p. 115-181.**

Dans le terme inparfait de « *rédemption* », la réflexion découvre la notion, éminemment philosophique, de « libération » d'une « aliénation » : enrichissement sans doute, mais dans une permanence, et qui n'exige pas l'élimination du terme classique.

— Une réflexion analogue pourrait s'opérer sur le terme de « *substance* », utilisé par le dogme et la théologie de l'Eucharistie : l'intelligence de sa situation dans la pensée médiévale manifesterait tout ensemble sa relativité et sa signification profonde, qu'il reste peut-être à dégager de sa gangue.

— Enfin la théologie du *péché originel* implique sans doute les efforts suivants : intelligence historique du milieu culturel où elle est progressivement née ; purification du concept, débarrassé de certaines liaisons contingentes et d'excroissances inutiles ; conscience de la correspondance permanente du dogme à la vérité de l'homme et de sa « nécessité » ; reprise en langage neuf de son sens traditionnel, implicitement visé par les définitions conciliaires.

5) *La diversité des théologies*

Il reste que, dans leur soumission commune aux exigences du langage, des théologies de *styles* divers peuvent naître, marquées par la personnalité originale de leurs auteurs ou l'influence d'une culture particulière, et qui soulignent davantage un aspect du mystère : transcendance ou immanence, paradoxe ou rationalité, rédemption ou incarnation, valeur ou déficit de la nature humaine, priorité d'attention donnée à l'acte de Dieu ou à la condition de l'homme... La pluralité de ces théologies se complète et s'unifie dans leur référence, à la fois respective et commune, à la totalité du mystère, que la limitation de leur point de vue et de leur langage ne saurait englober.

En conclusion de cette étude, le christianisme apparaît comme l'homme même, dans son langage, où s'incarne le Langage même de Dieu ; mais ce langage n'accède à un Sens total qu'en fonction d'un Fait qui s'est passé dans l'histoire, d'une Parole qui fut proférée. Par son être, par sa parole, ses actes et son exemple, Jésus est le Signe ou le Symbole parfait de la vérité de Dieu comme de la vérité de l'homme.

75 - Paris 7e Emile RIDEAU
42 Rue de Grenelle